

Il y en a de plusieurs espèces. D'abord, il y a la grandeur de l'intelligence ou le génie, qui se manifeste par des actions ou des œuvres éclatantes, soit dans la guerre, les sciences ou les arts.

C'est Alexandre le Grand, illustre guerrier à vingt-quatre ans, vainqueur du monde à trente; Napoléon, de caporal devenant empereur de la France et donnant des rois à toutes les nations de l'Europe; César, Annibal, Charlemagne, Duguesclin, Turenne, Condé et cent autres guerriers dont la gloire remplit le monde.

C'est Homère, parcourant aveugle les villes et les villages de la Grèce, et chantant pour avoir un morceau de pain, des choses si belles que l'Olympe se penchait pour les écouter; Démosthènes qui parle aux flots de la mer, la bouche remplie de petits cailloux, pour apprendre à dominer les bruits de la foule, et à vaincre une difficulté de prononciation qui avait provoqué les rires moqueurs de la foule, lorsqu'il avait parlé la première fois; Michel-Ange, dont le génie inspiré lance vers les cieux la coupole de St. Pierre; Haydn, l'une des gloires de l'art musical, tirant les bottes de son maître pour avoir de lui quelques leçons de musique.

Quelques hommes se sont rendus célèbres par des actes de courage ou d'énergie, en donnant ou en risquant leur vie dans un noble but. Les oracles ayant annoncé à Decius, à la veille d'une bataille, que la victoire serait du côté de l'armée dont le général serait tué, il lance son cheval au milieu des bataillons ennemis et meurt criblé de coups. Leonidas et ses trois cents spartiates se font tuer aux Thermopyles pour l'honneur et la liberté de leur patrie. Solon donne des lois à ses compatriotes et leur fait jurer, avant de partir pour un voyage, qu'ils observeront ses lois, tant qu'il ne reviendra pas. Pour les obliger de garder leur serment, il passe le reste de ses jours loin de sa patrie et ordonne avant de mourir que ses os soient jetés à la mer. Horatius Coclès défend seul l'entrée d'un pont contre une armée entière, jusqu'à ce qu'on vienne à son secours. Bayard, dix siècles plus tard, accomplit le même prodige.

Voilà, certes, des actes de grandeur, et cependant il y a quelque chose que j'admire davantage; c'est le dévouement, non pas seulement d'une heure ou d'un jour, mais d'existences entières consacrées au triomphe d'une idée, employées à découvrir des choses utiles au monde. Ce sont tous ces hommes extraordinaires qui ont arraché à la nature les secrets merveilleux de science et de progrès qu'elle tenait cachés soigneusement. Philosophes de l'antiquité, hardis pionniers du progrès dans les sciences et les arts, vous tous qui avez souffert et travaillé, qui avez vécu pauvres et méprisés, pour enrichir et glorifier l'humanité, les hommes célèbres avec raison votre gloire. Qui dira les misères et les sacrifices de ces nobles soldats du progrès, de ces infatigables travailleurs? Voyez Christophe Colomb, plus grand à lui seul que tous les hommes de son temps, Colomb poursuivi par la jalousie et la haine, chargé de fers par un peuple auquel il venait de donner un monde nouveau; Fulton repoussé de tout le monde, traité de visionnaire, parce qu'il avait osé dire qu'il ferait marcher des vaisseaux sans voiles et sans rames. Écoutez le récit des souffrances de Bernard de Palissy. Bernard de Palissy était un pauvre ouvrier en verre. Un jour, il voit une coupe de terre émailée apportée par hasard d'Italie. Une pensée s'empare de lui, c'est de faire une coupe semblable, de découvrir un émail.

Il laisse son métier et se met à chercher, à travailler. Pendant vingt-cinq ans il cherche vainement le secret qui le tourmente; il parcourt les forêts et les montagnes pour trouver les matières dont il a besoin; la nuit et le jour, on le voit attisant son four qu'il démolit à tout moment pour en faire un autre. La famille souffre, les gens le traitent de fou, jusqu'à sa femme qui partage cette opinion, lui-même dévoré par les maladies et les souffrances morales n'est plus qu'un spectre; quand on le voit la nuit, illuminé par les lueurs de son four, on le prend pour un fantôme. Enfin, un soir, après vingt-cinq années de tentatives infructueuses, il veut faire un dernier effort, avant d'abandonner son entreprise. Le bois lui manquant, il jette dans son four les pauvres chaises de sa maison, une table et les planches de sa couchette. Dieu eût pitié de lui, il trouva qu'il avait assez souffert, assez travaillé pour réussir, qu'il avait expié suffisamment ce don du génie qui coûte si cher généralement à ceux qui le possèdent.

Mais il est quelque chose de plus grand que tout cela encore: ce sont les sept Machabées et leur mère résistante à toutes les séductions et mourant dans les tortures plutôt que de transgresser la loi de Dieu; c'est cette mère sublime assistant au supplice de ses sept enfants; ses fils qu'elle aimait, comme savent aimer les mères, elle les voit déchirer, couper par morceaux, brûler sur des charbons ardents, et elle a le courage de les engager à souffrir. « Regarde le ciel, » dit-elle au plus jeune qu'on veut épargner à cause de sa tendre jeunesse, s'il veut obéir aux ordres du roi. Plus les offres qu'on fait à ce pauvre enfant pour vaincre sa résistance sont séduisantes, plus elle l'encourage à imiter l'exemple de ses frères; c'est St. Vincent de Paul faisant à lui seul plus que tous les siècles du paganisme pour le soulagement de ceux qui souffrent, en faisant descendre les anges sur la terre dans la personne des Sœurs de Charité; St. Vincent de Paul qui prend les vêtements et les chaînes d'un galérien pour lui permettre d'aller secourir sa femme et ses enfants en détresse; c'est un St. Charles Borromée, un St. Bernard et un St. François Xavier renonçant à tous les avantages que leur offre une naissance illustre et un esprit brillant pour donner au monde l'exemple sublime de ce que peut produire l'amour de Dieu et du prochain; c'est de nos jours l'archevêque de Paris tombant sous les balles des communiens en prononçant des paroles de pardon pour ses bourreaux, les bras tendus pour les béni. Mais pourquoi citer quelques exemples en particulier; ouvrez les annales de l'Église, et vous trouverez là plus de véritable grandeur que dans l'histoire réunie de toutes les nations de la terre.

Qu'est-ce donc que la véritable grandeur? C'est l'alliance de l'intelligence et la vertu, c'est l'âme reine et maîtresse du corps, de ses sens et de ses appétits grossiers, l'âme qui ne voit dans les choses d'ici-bas que des moyens de servir Dieu et d'être utile au prochain, qui ne fait le bien que pour le bien, sans se laisser arrêter par l'ingratitude et la malice des hommes, c'est la grandeur du caractère unie à la grandeur de l'intelligence.

Plus le but est pur, plus les sacrifices pour l'atteindre sont considérables et volontaires et plus les résultats sont grands, plus le mérite est admirable; voilà pourquoi Jésus-Christ a été le plus grand de tous les hommes. Un Dieu qui se fait homme, qui, pour racheter le monde, se soumet à toutes les misères de l'humanité, qui meurt sur une croix, insulté, méprisé, torturé par de misérables créatures qu'il pouvait anéantir d'un souffle de sa bouche, un Dieu mis à mort par ceux mêmes pour lesquels il meurt!... N'est-ce pas l'idéal de la grandeur? Et peut-il y avoir une grandeur semblable à celle-là? Non, et, certes, il n'y a pas de danger à proclamer que, même au point

de vue purement humain, Jésus-Christ est le plus grand des hommes. Voilà pourquoi aussi ceux qui ont marché le plus près sur ces traces, qui se sont le plus rapprochés de cet idéal recevoient les hommages de la terre. Rien d'étonnant qu'on leur élève des autels et qu'on vénère leurs reliques, car ils ont plus fait pour l'honneur et le bonheur de l'humanité que tous ces conquérants fameux dont les noms sont gravés sur les monuments.

L'expérience des siècles démontre éloquentement combien la grandeur de l'esprit est vaine et souvent funeste, sans la grandeur du caractère, et combien la sagesse, le dévouement et la vertu qui constituent la grandeur du caractère sont difficiles à acquérir ou à conserver sans la religion.

Voyez tous ces fameux conquérants, ces illustres philosophes dont j'ai parlé, qu'étaient-ils la plupart?—des hommes vicieux, remplis d'un orgueil et d'une vanité souvent ridicule. Qu'ont-ils fait pour le bonheur des hommes?

Les premiers, les conquérants, ont fait couler des flots de sang et jeté le monde dans la désolation; les autres les philosophes sans religion ont semé l'erreur dans les esprits et flétri les âmes.

A quoi Platon et Socrate doivent-ils leur supériorité sur les hommes de l'antiquité? Au sentiment religieux, sentiment imparfait, si l'on veut, mais assez puissant encore dans son imperfection pour féconder des intelligences et des âmes naturellement bien faites. Si le sentiment religieux, même chez les païens, pouvait produire de pareils effets, que ne peut pas faire la religion catholique qui, de toutes les religions, est la seule qui possède dans la prière et les sacrements le secret de la perfection dans la vertu et le dévouement. La prière chez les protestants, est plutôt une cérémonie qu'une supplication; la religion catholique seule sait prier. Aussi, c'est dans le catholicisme surtout, que se développe cette fleur du dévouement et du sacrifice qui fait les saints et les héros chrétiens, qui depuis, dix-huit siècles, soulage les souffrances morales et physiques dans le monde; elle seule peut produire ces vertus secrètes, ces dévouements cachés, cette modestie dans la grandeur et cette résignation dans l'infortune qui font les véritables grands hommes.

Sans doute, l'amour maternel, l'amour de la patrie et de la liberté et du bonheur des hommes, peuvent produire de grands dévouements, indépendamment de la religion; il est des sentiments naturels qui, chez certaines âmes surtout, se manifestent par des actes admirables. Mais il y a toujours dans ces actes un côté humain, une satisfaction personnelle plus ou moins prochaine; souvent, c'est l'acte purement naturel d'une âme bien faite, agissant sans effort, sous l'empire d'un enthousiasme passager. Quelquefois, c'est une action éclatante qui donnera gloire et fortune à son auteur. Mais, se condamner à la pauvreté, aux humiliations et à la mort, triompher de toutes les répugnances de la nature pour faire le bien, sans autre espoir que d'être récompensé dans l'autre monde. N'est-ce pas là la véritable grandeur? Voyez ce jeune homme, dont le front penche sous le poids des pensées; un combat terrible se livre dans son âme; il est occupé du choix d'une carrière. Il est riche, instruit, l'avenir lui sourit; il est à cet âge où l'illusion secoue ses ailes dorées sur le cœur et l'imagination.

Deux routes s'offrent à lui; l'une est pleine de vie et de lumière, jonchée de fleurs, remplie de parfums; c'est le monde tel qu'il paraît au jeune homme, avec ses entraînements, ses séductions, ses faveurs pour la fortune, ses applaudissements pour le talent, ses couronnes et ses trophées pour le génie, certains endroits lui paraissent bien un peu rudes et difficiles à traverser, mais c'est si beau un peu plus loin.

L'autre route est triste et sombre, de quelque côté qu'on regarde, on ne voit que des choses qui attristent l'âme et répugnent aux sens; c'est l'état sacerdotal avec ses misères à soulager, ses malades à secourir, ses renoncements à tous les plaisirs, à toutes les illusions, c'est la mission avec ses fatigues et ses souffrances, c'est souvent le martyr.

Que va faire ce jeune homme? Il va sans doute prendre la route où tout sourit à son cœur et à sa imagination, où l'appellent toutes les aspirations d'une nature de feu, d'une âme qui cherche le bonheur. Non, après bien des hésitations, après une lutte pénible où plus d'une fois il a éloigné de ses lèvres la coupe du sacrifice, il s'est décidé à prendre l'autre voie.

Voyez, maintenant, ces jeunes filles délicates qui sur les champs de bataille bravent la mitraille pour voler au secours des blessés et des mourants; voyez-les dans ces hôpitaux, au sein de toutes les misères, de toutes les tristesses de l'humanité, remplissant avec tant de patience les devoirs les plus pénibles, obligées de broyer en quelque sorte, à tout moment, leur cœur de femme, de lutter constamment contre les délicatesses de leur sexe. Voilà, certes, des dévouements extraordinaires, et, cependant, ce sont des faits de tous les jours dans le catholicisme, et lui seul peut les produire dans toute leur pureté.

Cette grandeur, on ne la trouve pas seulement dans la pourpre ou la soie, sur les trônes et dans les palais, mais bien souvent dans les plus humbles conditions, sous les habits modestes de l'ouvrier, dans la chaumière du labourer.

Relève la tête, noble ouvrier qui exécute avec résignation cette terrible sentence portée contre l'homme:—tu mangeras ton pain à la sueur de ton front; tu es peut-être plus grand aux yeux de Dieu que les rois et les guerriers. On te parle souvent d'égalité, de fraternité, tu comprends, que dans la religion seule, tu peux trouver la réalisation de ces grandes choses.

La religion, elle a des lois pour les grands comme pour les petits, pour les riches comme pour les pauvres, elle fait les grands rois comme les bons sujets et donne au soldat la force de vaincre ou de mourir.

Les souverains pontificaux ont prouvé, dans la dernière guerre, que la religion catholique sait toujours faire de braves soldats. On s'était moqué d'eux, quand on les avait vu offrir le secours de leur bras à une cause perdue, mais lorsqu'on les vit verser si héroïquement leur sang pour la France, sur les champs de bataille de Mans et de Patay; lorsqu'on les vit, toujours les premiers à l'attaque, et les derniers à la retraite, faisant bien souvent de leurs nobles poitrines un rempart à leurs détracteurs, on baisa la tête et on battit des mains.

Il est deux hommes, en ce moment, qui donnent l'exemple de ce que peut faire la religion, deux hommes dont les vertus et la force morale attirent l'attention et l'admiration du monde. L'un est le dernier descendant de cette illustre famille des Bourbons, qui a gouverné, pendant quatre siècles, la plus grande nation du monde. Au milieu des ambitions qui depuis tant d'années déchirent et divisent la France, lui, le représentant de l'autorité légitime, lui, qui de tous les prétendants possède les meilleurs titres à la couronne, il reste calme, se bornant à prier pour sa patrie, et pour ne pas augmenter ses troubles et ses douleurs, il vit loin d'elle, loin de tout ce qu'il aime. Il n'aurait qu'un mot à dire, un appel à faire, mais

plutôt que de renoncer à ses principes, à son drapeau, plutôt que de faire verser le sang pour sa cause, il aime mieux ne pas régner. Il attend, lorsque la France, à la veille de s'abîmer, lui demandera de la sauver, il se dévouera pour elle. C'est le comte de Chambord, qui doit régner, dit-on, sous le nom de Henri V, rendre à la France son antique splendeur et donner aux peuples et aux rois l'exemple de toutes les vertus. Rien d'étonnant que la France, après avoir vu où aboutit le règne de l'intrigue, de l'orgueil et de toutes les mauvaises passions, remette son sort entre les mains d'un homme de principes, d'un roi chrétien et honnête homme.

L'autre, mesdames et messieurs, c'est le vieillard sublime du Vatican, l'incarnation de ce qu'il y a de plus grand et de plus noble sur la terre, la pierre angulaire du monde chrétien et civilisé, Pie IX, dont la voix dominant le bruit de la mitraille et les cris menaçants des peuples et des rois ligés contre l'Église, ne cesse de faire entendre ces sublimes paroles: *Non possumus*.

Non possumus! c'était le cri des martyrs en face des bourreaux, au sein des tortures, et c'est le cri que l'Église répète depuis dix-huit siècles à ses persécuteurs. *Non possumus!* c'est le cri des consciences opprimées, la protestation du droit contre l'injustice, de la vertu contre le vice, de la faiblesse contre la force, de l'innocence contre les séductions ou les violences.

2ÈME PARTIE.

Avons-nous des grands hommes? A cette question, je réponds: «oui,» avec un légitime sentiment d'orgueil national. Nous n'avons pas raison d'être jaloux de la gloire des autres nations, car notre histoire n'est pas longue, mais elle est bien remplie, elle porte à chaque page le cachet de la grandeur et offre, depuis notre origine jusqu'à ce jour, un tableau que nous pouvons montrer, sans rougir, aux yeux de l'univers entier. Baptisés à notre naissance, dans l'eau des souffrances, maqués dès notre origine, du sceau des persécutions, nous avons grandi dans les luttes et les sacrifices. Nos pères venaient du beau pays de France où la vie est si douce, le climat et la nature si agréables. Combien ils durent souffrir pour triompher de tous les obstacles que la nature et les hommes opposèrent à leur établissement!

L'histoire célèbre avec raison l'origine des grandes nations, elle aime à nous transporter par la pensée auprès de leur berceau, à nous raconter les actions héroïques de leurs fondateurs. Mais elle ne peut nous montrer rien de plus beau que le dévouement des Jacques-Cartier, des Champlain et des Maisonneuve, la valeur guerrière des d'Iberville, des Daulac et des Montcalm, le patriotisme des Bédard, des Papineau et des Morin. Oui, nous avons eu nos grands hommes dans la guerre et la politique, l'éloquence et les lettres.

Issus d'une nation guerrière, fils de ces Français dont le drapeau victorieux a flotté sur toutes les terres et sur toutes les mers, nous avons montré en cent occasions que nous n'avions pas dégénéré. J'ai parlé de certains actes de courage célébrés par l'antiquité, mais notre histoire est remplie de faits semblables. L'établissement seul de Ville-Marie est un prodige de dévouement et de persévérance. Quoi de plus beau, de plus touchant que l'héroïsme de cette poignée de colons qui pendant cinquante ans disputa pied par pied, pouce par pouce, en quelquel sorte, les lieux chéris que nous habitons aux farouches enfants de la forêt. Quelles luttes! Lutte de tous les jours, de tous les instants, de un contre dix, un contre vingt. On partait le matin pour le champ, le fusil sur le dos, avec la perspective d'être scalpé ou de laisser son cadavre dans le sillon qu'on aurait tracé, et ce qui était pis encore, d'être fait prisonnier pour mourir au milieu des tourments les plus affreux. Quel courage pour travailler ainsi en face de la mort pour persister à défricher une terre si inhospitalière!

Les propriétaires de ces splendides magasins qui ornent les rues Notre-Dame et St. Paul ne pensent pas que ces terrains précieux qu'ils achètent et vendent au poids de l'or, en quelque sorte, nos pères, des Français, les ont payés de leur sang. C'est au cœur de la ville, sur la Place d'Armes, que M. de Maisonneuve pour protéger la retraite de ses hommes, tint tête à deux cents Iroquois et qu'il tua d'un coup de pistolet le chef sauvage qui l'avait saisi à la gorge et cherchait à le faire prisonnier. C'est à quelques pas de là que Lambert, Closse, Leber, Dollard, Belestre et Brigeac se signalèrent par des actes de bravoure et des combats dignes d'être chantés par Homère; c'est là que tombèrent tant de braves en se battant comme des lions. C'est à quelques milles plus loin que Dollard, et ses seize compagnons, se dévouant à une mort certaine pour sauver la petite colonie, allèrent entreprendre d'arrêter trois ou quatre cents Iroquois qui se précipitaient sur Ville-Marie. Ils moururent tous, mais les Iroquois effrayés et honteux du mal que leur avait fait cette poignée de héros, regagnèrent leurs forêts.

Maintenant, mesdames et messieurs, si je voulais vous transporter sur les champs de bataille de la Monongahela, de Carillon et de Chateauguay, quels souvenirs glorieux je pourrais évoquer! Montcalm, Lévis, de Salaberry, vos noms et vos exploits sont dignes de figurer au temple de la gloire et d'être conservés précieusement dans le cœur et la mémoire du peuple canadien.

Après les guerres, pour la défense du sol de la patrie, vinrent les luttes pour l'indépendance nationale, lutte d'éloquence et d'intelligence, où nous trouvâmes des chefs dignes de ceux qui nous avaient conduits sur les champs de bataille, époque de grandeur morale et de patriotisme où nous ne craignîmes pas de défendre nos droits et nos libertés en face des prisons et des échafauds.

Il ne me reste plus qu'une chose à faire.

J'ai dit que le sentiment religieux était la source la plus féconde de dévouement et de véritable grandeur, notre histoire confirme d'une manière éclatante cette vérité.

Elle constate, et tous les hommes de bonne foi avouent, que c'est le sentiment religieux qui donna à nos frères la force d'accomplir de si grandes choses, d'endurer tant de souffrances.

Écoutez ce qu'ils répondaient à ceux qui cherchaient à leur faire abandonner un pays où ils étaient exposés, tous les jours, à tant de dangers et à la mort la plus affreuse:—C'est vrai, disaient-ils, nous avons beaucoup de difficultés, mais c'est pour la gloire de Dieu que nous souffrons, pour étendre son règne, et cette pensée suffit pour nous donner du courage.

Quelques personnes ont attribué l'établissement de notre pays à une pensée bien différente, le désir de faire de l'argent par le commerce des pelleteries.

A ces personnes je dirai qu'elles ne connaissent pas l'histoire de leur pays et de Montréal en particulier.

Qu'un grand nombre de personnes soient venues dans le pays à la suite des missionnaires, pour faire de l'argent, rien de plus naturel et de plus vrai, mais ce ne furent pas ces personnes qui fondèrent notre pays. Non, les véritables fondateurs de la